

Pascal Moquérou
Couverture du livre *Les Korrigans Tome 2 ou Les contes et petits secrets de la lande*
Huile sur papier, 50 x 65 cm.



Huelgoat : syllabes sacrées, sacrales

Dans ma famille, on ne disait pas « Huelgoat ». Ce nom, on le proférait. Syllabes sacrées, sacrales. C'est à cette façon d'en parler que j'ai saisi – je devais avoir huit ou neuf ans – qu'il s'agissait d'un lieu à part. Où il s'était passé quelque chose qui n'avait rien à voir avec la vie ordinaire.

Si le mot, depuis une dizaine d'années, n'était si galvaudé, je le qualifierais bien de « magique », ce quelque chose. C'est pourtant ce que je ressentais. Et que je ressens encore. L'impression confuse que la forêt du Huelgoat a été – et peut être à tout moment – le théâtre d'un enchantement.

Je me souviens de la voix de ceux qui, autour de moi, avaient eu la chance d'aller là-bas. J'ai bien écrit « la chance » : dans cette Bretagne des années cinquante, si peu d'argent pour voyager. Et si peu de voitures. Pour les gamins des familles d'ouvriers dont j'étais, les occasions de sortie étaient donc rares, hormis les excursions à prix cassés que proposaient les mairies ou les associations. Mini-remakes de l'été 36 où des familles entières s'entassaient dans des cars poussifs pour un dimanche à trente kilomètres de la ville. Pendant les vacances scolaires, les fameux « patronages », laïcs et religieux, se livraient eux aussi à une concurrence effrénée pour expédier les enfants des milieux modestes pour une journée au « plein air », comme on disait à l'époque. « Rouges » ou « Blancs », nos parents se fichaient bien de la couleur politique de ces associations, du moment que l'excursion ne coûtait quasiment rien et qu'on n'était plus dans leurs pattes – c'était le temps du baby-boom et la vie était dure. Dans un petit sac qu'ils nous arrimaient à l'épaule droite, ils nous fourraient quelques crêpes, du pain de quatre dûment beurré, du jambon, du Pschitt, une barre de chocolat, un gobelet en plastique et de la Vache qui rit. Le car

n'avait pas pris le premier virage qu'on se mettait, pour des heures, à chanter. À nous la liberté !

De toutes ces destinations qui se confondent dans ma mémoire, une seule émerge, précise comme si je l'avais découverte hier : la forêt du Huelgoat. Je me souviens de tout. Même des jours qui précédèrent mon départ.

Je me rappelle ainsi que c'est dans un car affrété par le PLL – le Patronage Laïque de Lorient – que j'ai pris la route de cette forêt dont j'allais faire ensuite un haut-lieu de mes rêveries. Je me rappelle aussi que cette destination avait été choisie par le PLL pour damer le pion aux curés qui dirigeaient le patronage rival. Eux se proposaient d'emmenner les gamins dans le parc d'un château, du côté d'Hennebont. Mes parents ont fait la moue. Trop près de Lorient. Et puis le Huelgoat, c'était le Finistère. Autant dire l'étranger. J'ai été inscrite dès l'ouverture des listes.

Mais il y eut aussi les récits de mes cousins. Ils étaient déjà allés là-bas. Grâce à un patronage, eux aussi. Ils en avaient rapporté des récits exaltés. Et cette manière de dire « Huelgoat » comme si c'était un mot de passe pour un monde enchanté.

À l'annonce de mon inscription pour la mirifique excursion, ils redoublèrent de descriptions enflammées. Un enthousiasme si contagieux que, dans les jours qui précédèrent mon départ, tout le monde, dans ma famille (y compris ceux qui, comme ma mère, n'avaient jamais mis les pieds dans la forêt) y alla de son petit commentaire sur les merveilles qui m'attendaient sous les arbres. Le Gouffre du Diable, la Roche Tremblante, la Rivière d'Argent, la Mare aux Fées, le Ménage de la Vierge, le Camp d'Artus, le chaos des Rochers, rien n'y manqua. Un chapelet de lieux dont les noms me convainquirent que j'allais partir pour la forêt entre toutes.

J'en ai vu bien d'autres, depuis, la forêt tropicale, les bouleaux d'Ukraine ou du Québec, les pins de la vallée de l'Olympe, la jungle indienne, les extraor-

dinaires sapinières des hauteurs himalayennes ou des marches sino-tibétaines. Mais la forêt du Huelgoat reste à jamais la Forêt majuscule, comme en ces temps enfantins où mon imaginaire s'est mis à l'investir. Nulle autre n'a pu l'approcher.

Ce qui acheva de m'en persuader, c'est qu'avant mon départ, mes parents me dressèrent le catalogue des dangers et des pièges que je devrais y affronter : « C'est immense, là-bas, te perds pas... Et attention, au gouffre, si jamais tu tombais dedans... Pour la Roche Tremblante, laisse les grands faire, tu es trop petite pour arriver à la faire bouger... ». J'ai fini par demander s'il y avait des loups au Huelgoat. Là, tout de même on m'a envoyé sur les roses : « Mais qu'est-ce que t'es fatigante, à la fin, avec tes imaginations ! ».

Ma mère n'était jamais allée là-bas. Elle possédait toutefois une carte postale des lieux, envoyée précisément par mes cousins le jour de leur petite équipée avec leur patronage. Elle l'avait conservée dans un carton entreposé derrière sa machine à coudre et qu'elle rouvrait de temps à autre pour les montrer à ses filles – c'était sa façon à elle de voyager. Avant mon départ, elle la ressortit. Puis elle se perdit en conjectures sur les rochers granitiques qui constellent la forêt, avant de se lancer dans un récit de l'histoire de Dahut et de sa chevauchée fantastique depuis la ville d'Ys, jusqu'à sa chute fatale dans le Gouffre du Diable et de l'assortir d'un commentaire de son cru.

Ma mère était une femme déchirée entre le merveilleux breton et les découvertes de la science moderne, dont elle était très curieuse et qui la fascinaient, sans doute parce qu'elle avait été précocement « enlevée de l'école », comme nombre de Bretonnes de familles pauvres, pour faire dès quatorze ans le difficile apprentissage du métier de couturière. D'après elle, la rupture des écluses d'Ys et la disparition de la ville dans la baie de Douarnenez s'expliquait par un tremblement de terre et le déferlement d'un tsunami – on disait alors « raz-de-marée ». Même si ma mère ne niait pas,

dans toute cette histoire, l'intervention du Diable, la fin de Dahut dans le chaos de roches de la forêt du Huelgoat trouvait d'après elle son explication dans le même phénomène sismique. Imaginez l'effet de ces descriptions cataclysmiques sur mon esprit d'enfant... Désir et peur. Peur du désir. Désir de la peur. Je ne tenais plus en place. La forêt du Huelgoat, dès cette minute, devint mon Ailleurs entre tous les Ailleurs.

Il s'est passé ensuite un événement rarissime. Au jour dit, sous les ombrages de la forêt, tout ce que j'ai découvert dans la forêt a coïncidé avec les descriptions qu'on m'en avait faites. Ombreux, verts et touffus, les arbres. Sinueux, les sentiers. Argentée, la rivière. Féérique, la mare. Diabolique, le gouffre. Et bien sûr, le chaos de roches, absolument chaotique...

Ai-je vu Huelgoat aux couleurs de mon rêve ? Je ne crois pas. Dans cette forêt-là, c'est la réalité qui façonne l'imaginaire, et non l'inverse. Voilà pourquoi c'est un lieu enchanté.

Lors de cette mémorable journée, j'ai bien entendu transgressé tous les interdits. C'est aussi à quoi sert une forêt magique, sinon, elle ressemblerait à n'importe quelle forêt, non ?

J'ai donc tenté de faire trembler la Roche Tremblante. Fiasco, évidemment. Je me suis penchée au-dessus du Gouffre du Diable. Mais prudente, je n'y suis pas tombée. J'ai cherché avec mes copines le Ménage de la Vierge, et on a fini par le trouver. Mais pour le Camp d'Artus, chou blanc. On s'est perdu – ça devait arriver. Puis on est tombé sur un sabotier – un vrai, pas un petit nain de Walt Disney.

Il nous a remises sur le bon chemin, on a retrouvé les autres, ouf ! Et le type qui dirigeait le patronage n'y a vu que du feu. On est rentré dans le car, vanné. On n'avait plus de crêpes ni de jambon ni de Pschitt. Plus la force de chanter non plus. On a dormi dans le car jusqu'à Lorient. Sommeil façon Blanche-Neige,

il n'y manquait que le Prince Charmant. Magnifique journée. C'est bien plus tard que j'ai appris que Victor Segalen était mort dans la forêt du Huelgoat, Hamlet à la main, tout près du Gouffre du Diable, sans qu'on sût jamais s'il s'était suicidé ou s'il avait eu un accident de cheval.

J'ai pris connaissance de cet étrange épisode dans des circonstances elles-mêmes troublantes. J'étais alors en Chine de l'Ouest, au Yunnan, très précisément. Pour les besoins de mon roman « Le Royaume des Femmes », je lisais la correspondance de Segalen que mon éditeur venait de publier. Des lettres écrites avant la guerre de 14, quand le diplomate et explorateur brestois s'aventurait sur les terrifiants sentiers muletiers qui précèdent le Tibet et remontent, à flanc de roche, l'inquiétante vallée du Mékong.

L'édition de ces lettres inédites jusque là était précédée d'une courte biographie. J'avoue que, si loin de la Bretagne, et me trouvant à remonter les mêmes routes, ponts, cols et vallées que Segalen, je fus stupéfaite d'apprendre qu'il était mort en un lieu qui m'était resté si cher depuis ma première visite dans la forêt. Je me souviens d'avoir écrit sur mon carnet de route : « Et si Le Huelgoat était, comme ces vallées du Tibet, le Shangri-la des Bretons ? Leur terre d'embarquement pour l'Autre Monde, de renouvellement de l'imaginaire, de renaissance perpétuelle ? Et si c'était la raison pour laquelle Segalen avait voulu mourir là-bas ? Pour renaître dans la poésie de la forêt ? ».

Mes phrases sont restées à la forme interrogative. Mais vous l'avez compris : quelque chose en moi, malgré tout, y croit...

Irène Frain